

# Mobiles

*Kawkab al-Sharq (Hadith al-Massa), 30 mars 1934.*

Une histoire bien simple, en apparence, que celle qui occupe aujourd'hui les journaux, et où abondent les arguments et contre-arguments autour des pensions, de la conversion des pensions, et de ceux qui ont profité de cette affaire, ou en ont fait profiter d'autres, ou se sont mutuellement rendu service.

Une histoire simple en apparence, qui se résout, si l'on veut l'analyser, en ceci : que des soupçons et des doutes se sont élevés autour de plusieurs fonctionnaires touchant la conversion des pensions ; le ministère s'est donc mis à instruire ces soupçons et à examiner ces doutes, et il en est résulté que deux fonctionnaires s'étaient rendus coupables d'infractions qu'on ne saurait concilier avec le fait de continuer à s'en rendre coupables tout en s'acquittant des affaires de l'État ; on a donc décidé de les licencier et de les mettre à la retraite, comme on dit.

Combien d'histoires simples existe-t-il dans cette vie, et combien aisément les gens les acceptent, se contentant de leur simplicité et de leur facilité, et les interprétant comme l'apparence des choses les interprète elle-même ! Mais tous les hommes ne possèdent pas cette naïveté, cette justesse de goût et cette rectitude de logique qui leur feraient toujours comprendre les choses à leur juste valeur, et les interpréter comme la nature même des choses les interpréterait. Il existe plutôt parmi eux des obstinés et des contrariants, qui vont à l'excès dans l'analyse et l'explication, qui chercheraient l'ombre à la quatorzième heure, et qui fendent un cheveu en quarts, en cinquièmes et en sixièmes. Ces gens se nomment eux-mêmes philosophes tantôt, et enquêteurs tantôt, et ils compliquent les choses, rendent difficile ce qui est facile, et corrompent de toute façon la logique des choses.

Ces compliqueurs se sont alarmés de l'histoire des pensions et de leur conversion, et ont refusé d'admettre que les droits de l'État puissent être traités avec si peu d'égard, que les propres serviteurs de l'État puissent se jouer de ses fonds et de ses avantages, et en accaparer pour eux-mêmes autant que l'accaparement le leur permettait. Ils ont ensuite refusé d'admettre que le licenciement d'un poste soit toute la sanction infligée à qui se joue des fonds de l'État, et excède ses droits et ses avantages, et ils se sont demandé, et ont demandé au ministère, et ont demandé aux gens : pourquoi la discipline a-t-elle été instituée ? Pourquoi

les conseils de discipline ont-ils été créés ? Pourquoi la justice a-t-elle été instituée, et les tribunaux et le parquet établis ? Et tandis qu'ils niaient ainsi et réfléchissaient, cherchant des solutions à ces problèmes et des explications à ces dilemmes, voici que les choses se compliquèrent d'elles-mêmes considérablement, que les propos se multiplièrent dans les journaux, et que furent publiés des articles longs et courts, qui sans aucun doute n'avaient pas été écrits en vain, ni publiés pour rien, mais avaient plutôt été inspirés par une révélation venue de certaines sources d'où la révélation descend vers certains journaux. Et dans ces articles longs et courts, que la révélation presse sur les journaux et que les journaux s'empressent de publier et de diffuser, il y a insinuation et allusion, mise au jour du caché, et une extension au-delà de ces deux fonctionnaires vers d'autres — vers Sidqi Pacha, par exemple ? — et l'annonce que cette histoire a bien failli être négligée, et aurait rencontré la négligence et le dédain qui lui conviennent, si Sidqi Pacha n'avait pas parlé par téléphone au sous-secrétaire des Finances, lui ordonnant de parachever l'accord et de préparer le contrat.

Et que cette autre histoire a bien failli être rejetée, sans un autre entretien téléphonique de Sidqi Pacha, ordonnant son acceptation, de sorte qu'elle fut acceptée ; et ces propos ne sont pas plus tôt publiés que Sidqi Pacha s'en préoccupe et s'en soucie, et prend contact avec l'un des journaux, lui parlant par téléphone, démentant une partie de l'affaire, en confirmant une autre, avançant puis reculant, immobile puis en mouvement, niant puis affirmant, tournant en tout cas comme il a coutume de tourner.

Puis les deux fonctionnaires se lèvent pour répondre et se défendre, tentant de remettre les choses à leur juste place, et leurs réponses n'épargnent pas au lecteur l'allusion et le sous-entendu, le symbole et l'insinuation. Et il ne faut guère de temps pour que cette histoire prenne la forme d'un grand scandale, qui alarme les âmes et trouble les cœurs, dont on parle de plus en plus, pour lequel les journalistes s'activent, et qui occupe les gens — ou manque de les occuper tout entiers — au détriment d'autres affaires qui avaient pourtant leur propre importance, et qui préoccupaient ceux qui s'intéressent, de près ou de loin, aux affaires de l'État.

Et peut-être m'accorderez-vous que notre vie se déroule ainsi depuis que le ministère en place a pris en charge les fardeaux du gouvernement : c'est à peine si une semaine passe sans qu'apparaisse un scandale, ou deux scandales, ou plusieurs, qui agitent les gens, et occupent l'opinion

publique. Puis apparaît un autre scandale, ou d'autres scandales, jusqu'à ce que notre réflexion politique se soit trouvée, ou presque trouvée, réduite à reconnaître et comprendre ces scandales, et à prédire ce qu'ils produiront d'une part, et ce qui apparaîtra après eux d'autre part.

Et dites ce que vous voulez — nous, et les gens, et les chefs de cette heureuse ère eux-mêmes, avons épuisé notre confiance dans l'idée que ces scandales continuels sont des preuves éclatantes que cette ère ne fut pas une ère de bien, et qu'on ne peut s'attendre à ce qu'elle devienne une ère de bien, et qu'aucun pays possédant quelque mesure de civilisation et quelque part de dignité ne devrait s'y fier ou s'y appuyer pour réaliser les espoirs auxquels il aspire, ou pour gérer les avantages et les équipements dont il a besoin. Mais la seule chose que nous n'ayons pas épuisée, et qu'il semble que nous n'épuiserons pas avant d'avoir épuisé cette heureuse ère elle-même, c'est que la vérité, semble-t-il, n'est pas ce que l'on recherche dans la mise au jour et l'agitation de ces scandales ; ce sont plutôt ces mobiles politiques cachés, qui s'agitent derrière un rideau, et interagissent dans l'obscurité, parce qu'un groupe fait la guerre à un autre, parce qu'une faction complotte contre une autre, parce qu'un ensemble d'hommes en incite un autre contre lui, et parce qu'un parti veut se venger d'un autre.

Et voilà ce qui fait revenir le nom de Sidqi Pacha chaque fois qu'apparaît un scandale, et voilà ce qui donne aux gens le sentiment que ce scandale est apparu précisément pour toucher Sidqi Pacha et ses proches, de près ou de loin. Et voilà ce qui rend Sidqi Pacha si vivement sensible, si intensément actif, si finement perspicace, jamais attaqué sans qu'il rende l'attaque, jamais visé par une allusion sans qu'il réponde à l'allusion par une déclaration ouverte, jamais effleuré par un sous-entendu sans qu'il réplique par un sous-entendu en retour.

Sidqi Pacha et ses adversaires parmi les hommes politiques actuels sont, pour nous, parfaitement égaux — tous, pour nous, des hommes qui n'auraient jamais dû prendre en charge les affaires de l'Égypte, ni présider à leur conduite ; tous, pour nous, des hommes que l'Égypte a mis à l'épreuve, et de cette épreuve elle n'a récolté aucun bien, mais seulement le mal et la vilenie. Mais ce sur quoi nous voulons attirer l'attention des gens, c'est que Sidqi Pacha et ses adversaires ne veulent rien d'autre que poursuivre leur querelle mutuelle, et leurs diverses formes d'intrigue. Comme vous le voyez, ils complotent les uns contre les autres, et s'incitent mutuellement les uns contre les autres, et leurs vices émergent du sein même de cette incitation et de ce complot ; comment en

serait-il donc, s'il existait un ministère qui ne pensât ni à Sidqi Pacha ni à ses adversaires, mais qui pensât à l'Égypte, et seulement à l'Égypte, qui pensât au droit, et seulement au droit, qui pensât à la réforme, et seulement à la réforme ? Alors, en vérité, vous verriez des merveilles, et alors, en vérité, vous assisteriez, parmi scandales et vices, à des choses qui rendraient insignifiants, en comparaison, ces scandales et ces vices qui remplissent aujourd'hui l'air égyptien de corruption et de vilenie.

Et voilà ce qui explique cette position étrange, ou ces positions étranges, dont nous sommes aujourd'hui les témoins. Car l'histoire de la conversion des pensions ne se limite pas à ces deux fonctionnaires qui ont été écartés du gouvernement — pourquoi donc le ministère s'est-il occupé d'eux en premier, avant tous les autres ? Pourquoi le ministère ne s'est-il pas occupé d'autres avant de s'occuper d'eux ? Pourquoi le ministère ne les a-t-il pas déférés aux conseils de discipline, afin que l'instruction et le jugement fassent apparaître ce qui ne devrait pas rester caché ? Et pourquoi, ensuite, les sources de la révélation les poursuivent-elles de ces articles longs et courts, pleins de diffamation et de dénigrement, pleins d'insinuation et d'allusion, les contraignant à répondre article pour article, et attaque pour attaque — et peut-être les contraignant à divulguer ce que nous-mêmes souhaiterions voir divulgué, et ce que certains préféreraient voir tenu caché ?

N'aurait-il pas été préférable, à tout cela, que le ministère adoptât, à leur égard et à l'égard d'autres dans cette histoire honteuse, une position de franchise, de vérité, de fermeté et de préférence pour l'intérêt public — en traduisant en justice tous ceux autour de qui s'étaient élevés le doute et le soupçon ?!

Et l'histoire des pensions et de leur conversion n'est pas tout ; car il y a l'histoire des travaux d'adjudication liés au barrage de Jabal al-Awliya — pourquoi le ministère ne l'a-t-il pas instruite, et n'en a-t-il pas révélé clairement la vérité aux gens ? Et l'histoire de la corniche, et l'histoire du nettoyage des cours, et l'histoire de ceux qui se soustraient à l'impôt, et l'histoire de ceux, non fonctionnaires, qu'on a voulu favoriser avec des terres de l'État, et l'histoire du coton, et l'histoire de l'ancien ministre que le ministre en exercice a accusé — et toutes ces histoires, qu'il n'est plus possible d'énumérer — pourquoi le ministère ne les a-t-il pas affrontées avec franchise et fermeté, et n'a-t-il pas révélé à l'Égypte le visage clair et net de la vérité en elles ?!

Pourtant ces vices et ces scandales ont un autre aspect, véritablement douloureux, qui ne touche ni les fonds de l'État, ni les avantages et les équipements du peuple, mais plutôt les mœurs de ces héros qui y ont pris, ou continuent d'y prendre, part.

Car le moins que ces histoires indiquent, c'est qu'un groupe d'Égyptiens aime l'intrigue et s'y attachent, se familiarisent avec la délation et s'y adonnent, et excellent dans une catégorie de conduite dont les hommes honorables et libres devraient se tenir à l'écart ; ils obéissent à tel ministre tant que les circonstances lui sont favorables et que le pouvoir se concentre entre ses mains, jusqu'à ce que, lorsqu'il s'affaiblit, ils se mettent à comploter et à intriguer contre lui, jusqu'à ce que, lorsqu'il tombe, ils deviennent ses ennemis et ses adversaires, conspirant contre lui et incitant d'autres contre lui — alors qu'il aurait mieux valu pour eux et pour leur nation qu'ils eussent été véritablement des hommes, et qu'ils eussent refusé d'obéir à l'ancien ministre en violant la loi, et refusé d'obéir au ministre en exercice en violant la loi, comprenant qu'ils sont les serviteurs de l'Égypte, non des ministres, qu'ils sont payés par l'Égypte, non par les ministres, et qu'ils doivent fidélité, sincérité et véracité en parole et en action à l'Égypte, non aux ministres ; et que ceux qui travaillent dans les postes de l'État ne sont pas payés pour se soumettre aujourd'hui et se rebeller demain, obéir aujourd'hui et intriguer demain — ils sont plutôt payés pour servir l'Égypte fidèlement, que les ministres en soient satisfaits ou non.

Cet étrange échange, suscité ces jours-ci entre Sidqi Pacha et l'un de ses sous-secrétaires au ministère des Finances, révèle un état moral véritablement mauvais. Car est-il vrai que ce sous-secrétaire a témoigné contre Sidqi Pacha qu'il avait ordonné de parachever l'accord ? Si oui, comment Sidqi Pacha a-t-il consenti à parachever un accord qu'il considérerait lui-même comme un jeu avec les droits de l'État ? Et pourquoi n'a-t-il pas désobéi à Sidqi Pacha, et pourquoi n'a-t-il pas conseillé sa nation, et pourquoi n'a-t-il pas supporté ce qu'un conseiller de sa nation devrait supporter par sacrifice ? Ou bien ce sous-secrétaire n'a-t-il pas témoigné, et n'a-t-il pas dit ce qu'on lui attribue ?! Si tel est le cas, pourquoi ne dément-il pas ceux qui l'impliquent de force dans cette affaire, et disent de lui des choses fausses, et le présentent aux gens sous ce jour étrange et suspect ?! Et s'il a bien témoigné, est-il vrai que Sidqi Pacha ne lui a rien ordonné ? Si oui, alors malheur à la morale ! Ou bien est-il vrai que Sidqi Pacha lui a donné cet ordre ? Si oui, pourquoi ne répond-il pas aux propos de Sidqi Pacha, et n'explique-t-il pas aux gens

qu'il n'a dit dans son témoignage que ce que sa conscience lui ordonnait de dire ?! Et vous pouvez aller dans tous les ministères et bureaux, et vous y verrez de nombreux fonctionnaires, grands et petits, exécuter les ordres de leurs supérieurs en violation de la loi, sans le nier ni protester, jusqu'à ce que, les jours tournant et les circonstances changeant, ils se retournent en guerre ouverte contre ces mêmes supérieurs.

Avez-vous considéré ces deux questions graves que ces histoires nous appellent à examiner : que les mobiles qui suscitent ces histoires et les scandales qu'elles contiennent ne sont nullement les intérêts de l'Égypte, mais plutôt des rivalités personnelles entre individus, et que les mœurs se sont corrompues en cette ère, véritablement et hideusement, jusqu'à ce qu'il devienne difficile à l'homme droit de savoir comment sa conscience pourrait trouver repos ou apaisement au-delà de ce qui se fait et se dit dans les bureaux du gouvernement ?!

Tout s'est corrompu, tout s'est confondu, et il est devenu une épreuve pour tout ministère qui viendrait après cette ère de tenter une réforme, ou quelque chose qui y ressemble. Combien pesants sont les fardeaux que porte la conscience de Sidqi Pacha, car il est la source de tout cela ! Mais ce qui est étrange, c'est que la conscience de Sidqi Pacha porte tout cela sans peine ni effort !